

ACHILLE

AUTRES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042522483

Dépôt légal : octobre 2025

*Autre : (adjectif) Qui présente une différence.
Distinct, divergent.
Autre sera aussi utilisé comme nom.*

*Être : (nom) Indique l'existence d'une personne ou la vérité
d'une chose. Être se distingue des autres.*

*(un ; une ; le ; l' ; les ; mes, nos...
mais avant tout Autre et Être.)*

Prologue

Définition : Avant-propos, bref avertissement, dont on fait précéder un ouvrage. Ce qui prépare ; préliminaire.

Attention aux préliminaires, la suite n'est pas forcément « glorieuse ». Comme « la première fois » pas de prétention n'ayant aucun bagage littéraire reconnu.

Je ne prétends rien, juste écrire, dans ces moments d'ennuis qui me laissent trop souvent comater sur mon canapé.

Tout allait bien.

Mais tout ce bien m'ennuyait... m'ennuyait. Alors que... tout ce bien, n'ira, n'irai, n'irais plus bien (problème de conjugaison) si je m'en contentai. Je sentais que ça pouvait tourner en rien.

Alors je suis parti. Sans presque Rien : deux oreilles, deux yeux et une bouche. Pas si loin, dans la rue, dans la presse, au travail, dans mon imaginaire les temps d'ennui hors du canapé.

Y'en a qui partent de rien et arrivent à tout, ou à mieux...

Moi, je vais écrire peut-être de rien pour peut-être arriver à mieux.

« J'arriverais » quand ce sera le bout, du bout... de ce conditionnel avec quand même une lueur d'optimisme pour gommer ce s final du précédent verbe ou alors « J'arriverai à rien » sans s. Futur acté !... ?

Alors, je suis parti. Un voyage de quelques kilomètres carrés.

Alors je suis parti, avec une putain de mémoire défaillante une fois devant ma page blanche... amnésie, imprécision de ce que j'avais vu, entendu, ressenti, il y a à peine 24 heures

voire plus quand l'envie canapé ou mon humeur maussade revenaient.

Alors je suis reparti avec un petit carnet discret, et deux crayons, pour annoter, fixer sur le papier ce qui s'évaporait de ma tête. Mais en toute discrétion, comme si j'avais une certaine gêne, que l'on me voit, qu'on me prenne pour... « je ne sais quoi ». Pour moi, à part sur ma table de cuisine le soir, assez tard, ou dans mon lit, écrire dévoilait de l'intimité, relevait de la peur d'être nul, de la déception, se prendre pour un prétentieux...

Mais mon environnement étonnant, cruel socialement, différent, culturellement... Différent.

J'ai dépassé le cap, j'ai écrit. Avec entrain, avec envie, ne voyant plus le canapé, et tant pis si c'est médiocre. Tant pis j'y ai pris du plaisir. Alors, je me suis lancé, à part perdre de mon ego, je n'ai rien d'autre à perdre...

Alors voilà « Autres »

Mon premier autre

C'est celui qui le dit...

(Du soleil dans le bus)

« Mon corps et mon âme ne chantent plus en chœur... Quel est ce doux rayon de nuit qui avive mes tendres rêves ? ... », mais non ! C'est reparti !! Cette maudite sonnerie se sent donc obligée de poursuivre mon existence monotone, rythmée par la fatidique progression des minutes !

Je glisse mon talon encore chaud sur cette ignoble moquette. Rêche. Poussiéreuse. Comme pour m'agacer. Ce doit être l'allié du réveil. Bah j'ai la chance d'être en vie ce matin, encore une fois, une fois de plus... Mais quel est ce faux plaisir ?... J'ai envie de m'envelopper, dormir juste un peu plus, retrouver mes savoureuses illusions... J'aime pas les matins, encore moins ceux d'hiver...

Dehors, c'est encore et toujours la même chose, c'est encore et toujours cette même jungle urbaine grise, avec tous ces maintenant sinistres arbres, en deuil de leurs feuilles, et ces fauves ingrats. Ceux-là sont pires que les vrais, et chacun feint de l'ignorer : leur cruauté est sans raison certaine, sournoise... tous ces gens m'énervent, si hypocrites et si communs. Quelle chance de vivre ce nouveau matin billant de toute sa morosité !

Dans ce fade privé de rayons humains, la machine à répétition quotidienne est encore là. Ce bus, toujours le même qu'hier, bondé de « Closer » ou autres fakes news, démarre. Il m'écarte une bonne fois pour toutes de mes rêves et de l'espoir de me rendormir... Quelle chance de sentir l'après-rasage

et la bêtise de tous ces pitoyables urbains !... Ce qui est censé me servir d'œil, remarque cette publicité, déchiffre celle-là, s'accroche à une autre. La chaleur des autres me réchauffe faute de mieux... Je me réveille. À ma droite, Noël, les grands banquets et trop gros cadeaux qu'on saccage. Ces panneaux publicitaires sont si hautains : « Le meilleur de ceci, le plus de cela ! ». Pfff... juste prétentieux comme toute cette détestable population.

À ma gauche... Et voilà !! Il a fallu que ma tête pivote, mes oreilles en ont profité pour s'ouvrir ! À présent, clochards, SDF, me viennent au regard, avachis dans les journaux et politiciens, comme chiens embrassent chats. Je devine déjà quelques misérables murmures. C'est tellement facile de critiquer, bande de présomptueux ! Tous ces gens sans vie m'agacent (et je suis poli)... Plutôt somnoler jusqu'à l'arrêt fatidique.

C'était un jour comme les autres, comme tous les matins glacés d'hiver. Assis à ma place, rien ne semblait troubler cette effrayante monotonie. J'avais froid. J'étais seul.

Mais quelques arrêts après le départ du bus, un clochard est monté. Puisque l'aspect physique a tant d'importance dans ce siècle, je me suis autorisé à le nommer ainsi. Chacun et chacune avait déjà tourné leurs yeux sur cet homme. Crainte, dégoût, curiosité ?... Il montra fièrement son ticket au chauffeur, affirmant là qu'il n'avait rien de marginal. Il était vêtu d'une vieille veste percée aux coudes et d'un pantalon de velours usé, chaussé de galoches qui laissaient entrevoir de flamboyantes chaussettes rouges (c'est Noël !!). Il tenait dans une de ses mains calleuses, un sac plastique garni de rasoirs, habits et trognons de pain. Il vivait sans doute dans la rue, mais était propre (exit les préjugés mal faits) : bien coiffé et finement rasé autour de sa grosse moustache. Il s'installa en face de moi, à côté d'une dame « respectable ». De suite, une odeur de tabac brun, mêlé d'eau de toilette trop bon marché pour être honnête, me vint aux narines. La dame « respectable » se décala en grimaçant. J'eus à peine le temps d'en sourire, que cet homme m'interpella...

« Simon ! me dit-il d'une voix très audible. Simon le physionomiste on m'appelle !

— Bonjour...

— Et dis, tu pourrais te raser ! J'ai mon pote Johnny, il aime pas quand on n'est pas rasé.

— C'est fait exprès, lui dis-je timidement

— Non, non, haussa-t-il, il faut raser quand on peut, sinon, j'le dis à Johnny !

Il avait déjà provoqué quelques rires dans le bus qui se réchauffait de sa bonne humeur. Rires moqueurs ou sincères, qu'importe...

— Je suis physionomiste, continua-t-il

— Ah bon (réponse débile, sans commentaire, mais la dame d'en face ne grimaçait plus mais l'observait en souriant)

— Là, je vais dans le centre-ville voir mon fils. Tu le connais mon fils ?

— Non.

D'un coup, il se leva, en s'adressant à tous : "Vous le connaissez mon fils ?!" Les rires s'amplifiaient, l'ennui désertait. Il se rassit.

— Mon fils il était dans un monastère, mais il s'est enfui. C'est vrai !!

— Je vous crois

Il eut un moment de répit mais reprit de plus belle...

— Je suis physionomiste, tous les gens que je croise j'les reconnais à jamais.

Il se relava en criant "j'suis physionomiste et j'vous aime tous. À votre bon cœur Monsieur, Madame..." Il avait réussi en quelques minutes à rendre ce bus agréable, plein d'allégresse ?

— Tu aimes tout le monde toi ?

— Non...

— Ben, il faut aimer tout le monde. Les gens, ils sont pas physionomistes. Dans la rue, dans ma rue, ils me reconnaissent pas toujours... j'les aime quand même. Toi tes gens, c'est sûr, ils te regardent, t'as pas de raison de pas les aimer.

— Bof... » (nul)

Il cria une autre fois « je suis physionomiste ! »

— Bon, faut que j'te laisse, je descends, dit-il.

Il me tendit la main, emportant avec lui ses rayons de soleil.

Je suis descendu un arrêt plus loin.

Parenthèse terminée, c'était reparti, j'allai malgré moi pénétrer dans ce pénitencier aller-retour du gagne-pain quotidien. Cet homme, Simon, n'avait malheureusement que déformé l'Habitude, sans la briser. Mais...

« Eh ! tu vois que j'suis physionomiste, j'te reconnais p'tit gars ! »

C'était bien lui. Un heureux hasard avait décidé qu'il me barrerait le passage.

— J'suis un clodo, mais j'suis pas plein ! Tu vois que j'te reconnais !

— Oui... habitué à une de ces réponses machinales qui ne veulent pas dire grand-chose.

À vrai dire j'étais gêné par tous ces regards, ceux que je détestais plus que tout.

— Tu m'payes un canon ? J'tai reconnu, ça vaut bien un p'tit coup...

Dilemme ! Continuer cette effroyable matinée ou sortir de cette gangrène urbaine ?

Maintenant que j'en avais l'occasion, un embarras m'envahissait.

Quelle hypocrisie ! Je détestai tellement tous ces prétentieux, et j'avais peur de m'en écarter... j'étais l'un des leurs...

— Et votre fil, il va vous attendre... Quelle pitoyable esquive !

— Bah, j'suis en avance

— Alors... si vous voulez.

Peut-être bien que non, je n'étais plus parmi ces autres, peut-être un peu mieux...

Je n'ai pas eu le choix du troquet du matin. Simon, le rayonnant physionomiste avait ses habitudes : « Chez Paulette ». C'est moi qui offrais, c'est lui que je suivais. Il était différent, cela valait bien la peine.